

mis en usage et attendre alors avec confiance le jugement d'une critique éclairée et judicieuse. J'ai publié un grand nombre d'observations qui appartiennent à l'histoire de cas graves et rares de la syphilis. Je les ai fait suivre de réflexions qui permettent d'apprécier le degré d'exactitude et de vérité que j'ai mis dans l'exposition de chaque fait, et de juger les principes qui m'ont servi à les expliquer. Il n'appartient à personne de limiter à la portée de son jugement l'étendue de la science; après avoir publié le résultat de ses études et de son expérience, chacun doit dire, dans le sentiment qu'il a d'avoir cherché à faire le bien: « Comparez et jugez. » S'il y a une science qui puisse donner une idée de la confusion des langues, c'est bien la médecine. Depuis quelques années, il semble qu'elle n'aurait pu faire aucun progrès sans le néologisme dont on croit l'enrichir chaque jour.

Il y a des maladies dont on a changé le nom cinq à six fois; et on a été si loin dans la réforme du langage, que, pour beaucoup de médecins, la plupart des ouvrages modernes sont inintelligibles. Mais ce qui doit sembler fort étrange, et ce qui peut souvent arriver à un malade qui va consulter alternativement plusieurs médecins, c'est d'entendre sa maladie recevoir trois ou quatre noms divers; ce qui assurément ne doit affermir sa confiance ni envers le médecin, ni envers la médecine. C'est plus particulièrement encore à l'égard des produits chimiques, dont il serait si essentiel de fixer la nomenclature, qu'on devrait mettre un terme à cet abus, à cause des dangers que peut occasionner une méprise causée par la transformation des noms. Pour éviter les inconvéniens qui peuvent résulter d'un tel état de choses, j'ai conservé les anciennes et adopté les nouvelles dénominations sous lesquelles ont été désignés jusqu'à ce jour la syphilis et ses divers symptômes, et les médicamens destinés à la combattre. J'ai terminé ce traité par une notice historique sur la prostitution. On y trouvera des avertissemens sur les lieux et les écueils où on est exposé à perdre sa santé, son repos et sa fortune, de manière à en éloigner celui qui serait tenté de les fréquenter ou qu'on voudrait y entraîner à son insu. L'ouvrage, en deux volumes, de Parent-Duchâtelet, atteste qu'un tel sujet peut intéresser l'ordre social; il m'a offert quelques aperçus qui n'ont pas été saisis par l'auteur que je viens de citer, et qu'il m'a semblé utile de faire connaître.

## DEUXIÈME ÉDITION.

L'accueil qui a été fait à mon Traité de la syphilis et le jugement favorable qu'en ont porté les journaux de médecine, me permettent de croire que c'est un ouvrage destiné à trouver place dans la bibliothèque d'un grand nombre de médecins, et peut-être même deviendra-t-il le seul guide de quelques uns de ceux qui, exerçant leur profession en province, n'ont pas toujours sur un seul genre de maladies plusieurs auteurs à consulter. Ces réflexions m'ont fait sentir que je devais autant que cela dépendait de moi, donner à cette nouvelle édition tous les développemens propres à en faire un ouvrage complet qu'on pût toujours consulter avec fruit.

Plusieurs traités sur la syphilis ayant paru depuis que j'ai publié le mien, je les ai consultés et mis à contribution afin de mettre cette édition au niveau des progrès de la science.

J'ai développé dans deux chapitres nouveaux, VI et VII, les effets de l'impuissance, les moyens d'y remédier, et j'ai présenté des réflexions sur les aphrodisiaques; dans le chapitre suivant j'ai parlé des névroses génitales.

J'ai présenté, au chapitre X, de nouvelles considérations sur la blennorrhagie et le chancre envisagés comme effets d'un même principe et comme causes d'accidens secondaires identiques, ce qui est un sujet de controverse dont M. Ricord se montre aujourd'hui le plus ardent adversaire.

J'ai exposé au chapitre XI de nouveaux argumens contre l'usage du mercure, déduits de l'opinion de Delpech, sur le traitement de la syphilis compliquée de rhumatisme.

J'ai établi d'une manière plus précise les signes qui distinguent les syphilides (1) des autres symptômes vénériens dont le système cutané peut être le siège. J'ai exposé avec plus de développement la manière de les traiter.

(1) J'ai divisé les syphilides d'après la méthode de Willan, modifiée par l'école de M. Bielt; méthode que j'ai également adoptée pour un traité général des maladies de la peau dont je m'occupe et que j'espère bientôt publier.

Une question de médecine légale de la plus haute importance, relative aux séparations de corps pour infection syphilitique, méritait un examen sérieux, et je l'ai étudiée dans le chapitre XVIII.

Les consultations écrites que je reçois journallement m'ayant fait connaître les inconvénients de n'obtenir souvent que des renseignemens obscurs ou incomplets, j'ai jugé à propos d'ajouter à cette nouvelle édition un tableau qui contient une série de questions, où chacun peut faire un examen des choses qui le concernent et qui doivent entrer dans l'exposé destiné à servir de base à une consultation par correspondance. (Chapitre XXVI.)

Le soin que j'ai mis à rendre cette édition supérieure à la première, m'était imposé par le sentiment qui porte un auteur déjà favorablement accueilli à mériter de nouveaux suffrages : puisse-je m'en être rendu digne. Je ne puis mieux exprimer toute ma reconnaissance à MM. les rédacteurs des journaux de médecine, qu'en rapportant ici un extrait des analyses qu'ils ont faites de la première édition de ce *Traité*.

Extrait de L'ESCALAPE, *journal médico-chirurgical*, du 11 août 1839.

Voici en quels termes un de ses plus spirituels rédacteurs a rendu compte d'un ouvrage récemment publié par M. Giraudeau de Saint-Gervais : « Cet auteur, dit M. Carron, a voulu faire une fin, et pour cela il a fait un ouvrage ; il a voulu une auréole scientifique et s'est écrié : *Anch'io son Pittore*. Le *Traité des maladies syphilitiques*, ou *Etudes comparées des principales méthodes de traiter les maladies vénériennes*, contient un grand nombre de recherches intéressantes sur l'origine de la syphilis, que l'auteur prouve n'être pas d'une origine aussi moderne que l'on est généralement disposé à le croire.

» M. Giraudeau de Saint-Gervais étudie ensuite les différentes manières dont se transmet la syphilis. Sans contredit, la voie des organes génitaux est la plus fréquente, mais l'on voit malheureusement trop souvent qu'elle se contracte par l'allaitement ; l'on a vu des familles entières infectées de syphilis par l'arrivée d'un seul nourrisson. Un procès encore pendant au tribunal de Versailles met de nouveau cette triste vérité en relief. Abordant ensuite l'étiologie des symptômes primitifs et secondaires de l'infection, l'auteur les décrit avec une grande exactitude et surtout une grande lucidité. Cette partie du livre est remarquablement faite, et partout on rencontre le pra-

ticien observateur. S'il en était autrement, il aurait fallu que l'auteur eût une organisation bien vicieuse pour ne pas mettre à profit la grande quantité de faits qui ont passé sous ses yeux. Aussi cette partie du livre a-t-elle frappé ceux qui ont été chargés avant moi de l'analyser ; déjà le spirituel rédacteur de la *Gazette des Médecins praticiens* avait écrit à l'auteur les paroles suivantes : « Quiconque » lira ce chapitre vous trouvera bien coupable, Monsieur, d'avoir » cherché en dehors de la science une réputation qu'il vous était si » facile d'obtenir par elle. Le procès que vous faites au mercure est » dans toutes ses formes ; rien n'y manque : raisonnement, expérience, observation, etc. » En lisant le livre de M. Giraudeau, on s'aperçoit aussi qu'il est plutôt fait pour les gens du monde que pour les médecins : les articles *Génération*, *Fécondation*, *Onanisme*, *Prostitution*, sont autant de hors-d'œuvres appétissants, destinés à faire passer le cortège peu agréable de tous les maux qui résultent de la mise en œuvre des articles susmentionnés. Ce livre rendra plus d'un service au public, car il sera facilement compris, « grâce à la pureté du style, la précision du langage, l'aménité des formes et la parfaite convenance des discussions. » En somme, cet ouvrage restera dans la science ; c'est une nouvelle pierre ajoutée au grand édifice thérapeutique des affections syphilitiques. Puisse M. Giraudeau se contenter de cet honneur et se renfermer dans cette seule voie de célébrité !

» CARRON DU VILLARDS, *professeur d'ophtalmologie*. »

*Gazette des Hôpitaux*, du 13 octobre 1838.

M. Giraudeau a vu sans contredit un très grand nombre de malades ; il a pu étudier la syphilis sous toutes ses formes, en suivre les métamorphoses, apprécier les résultats des divers traitemens, tenir note des récidives. Les opinions de l'auteur sont bien tranchées. Partisan, sinon exclusif, du moins très ardent, du traitement par les sudorifiques et les laxatifs, qu'il appelle méthode dépurative, il admet l'emploi fréquent de la diète, des délayans et des émissions sanguines, et rejette absolument l'usage du mercure. Il croit du reste à la contagion héréditaire, médiate ou immédiate de la syphilis, à l'existence du virus.

Passant ensuite à l'examen de la thérapeutique, l'auteur s'attache à faire ressortir les inconvénients de l'emploi du mercure, et, parmi tous les moyens mis en usage, donne, comme de raison, la préférence au traitement végétal dont il trace les règles avec le plus grand soin.

Après quelques propositions aphoristiques, qu'il nomme *Conclusions thérapeutiques*, et qui, il faut en convenir, ont un cachet pratique bien marqué, l'auteur a eu l'heureuse idée de joindre à son

livre une Notice historique sur la prostitution et sur son état actuel à Paris.

En résumé, nous regardons ce Traité comme un ouvrage qui peut être consulté avec fruit par les praticiens ; ils y trouveront des recherches nombreuses, un assez grand nombre d'observations curieuses et une couleur pratique évidente.

Extrait de la *Gazette de santé, Hygie*, du 25 octobre 1838.

Le travail du docteur Giraudeau se distingue par le laconisme et la précision du langage, et principalement par les égards qu'il observe envers les auteurs dont il discute les opinions.

L'opinion de l'auteur, sur le principe et la nature de la syphilis, se fonde sur l'analyse et la discussion de propositions diverses émises par les praticiens. Partisan de la contagion, il admet l'existence des *virus*, et soutient, par des argumens solides, les vues qu'il émet à ce sujet. M. Giraudeau réfute la définition du virus syphilitique admise par MM. Delpech, Marc et Nacquart. Il attribue la génération des virus en général à certaines combinaisons chimiques qui ne lui paraissent pas incompatibles avec les phénomènes de la vie.

L'ouvrage que j'examine contient un chapitre sur la génération, qui, je l'avoue, ne m'y semble placé que comme un attrait offert à la curiosité des lecteurs qui sont étrangers à la médecine. Il en est de même vraisemblablement d'une Notice historique sur la prostitution, qui le termine; toutefois ces deux parties, traitées par M. Giraudeau d'une manière sérieuse, approfondie et dans un but d'utilité, renferment des considérations qui méritent d'être examinées. Les préceptes d'hygiène qui en sont déduits et qui sont l'objet des chapitres sur la génération et l'onanisme, ont un degré d'utilité particulier. L'auteur s'est attaché à traiter des fleurs blanches avec une certaine étendue, et les aperçus qu'il présente sur ces maladies sont généralement dignes d'attention. « Il est d'autant plus nécessaire, dit-il, de traiter des fleurs blanches dans les livres consacrés à l'étude des maladies syphilitiques, qu'il est souvent très difficile de distinguer chez les femmes lorsque l'écoulement est dû à la contagion ou à une cause étrangère. Si, comme je l'ai dit ailleurs, la méprise aujourd'hui ne peut pas être très préjudiciable par suite du traitement presque identique qui convient dans les deux maladies et dont le mercure doit être à jamais exclu, il est néanmoins de la plus grande importance de pouvoir fixer son opinion sur ce point, dans les cas où la moralité et le bonheur des familles peuvent en dépendre. » Ces réflexions sont assurément fort judicieuses.

Le Traité du docteur Giraudeau est terminé par un formulaire qui contient cent quarante-trois formules, qui sont celles qui ont eu

le plus de crédit, ou qui sont encore aujourd'hui recommandées par les meilleurs praticiens.

En résumé, c'est un ouvrage qui peut prendre place dans la bibliothèque des praticiens à côté des meilleurs auteurs qui ont écrit sur les maladies syphilitiques.

J.-L. MICHU, docteur-médecin.

Extrait de la *Gazette des Médecins praticiens*, du 30 mars 1839.

Rapport analytique, sous forme de lettre, adressé au docteur Giraudeau de Saint-Gervais par le rédacteur en chef : « Monsieur, un mérite m'a d'abord frappé dans votre ouvrage, c'est la pureté du style, la précision du langage, l'aménité des formes, la parfaite convenance de vos discussions. Vous vous occupez d'abord du principe et de la nature de la syphilis; ce chapitre est fort bien fait; il annonce une grande étendue de connaissances, un jugement sain, des appréciations justes et une érudition de bon aloi. Quiconque lira ce chapitre vous trouvera bien coupable, Monsieur, d'avoir cherché en dehors de la science une réputation qu'il vous était si facile d'obtenir par elle.... Après avoir parlé de la génération, quelques observations curieuses seront lues avec intérêt dans le chapitre consacré aux différentes manières dont la maladie peut se communiquer. L'étude des symptômes est faite avec soin et sous un point de vue essentiellement pratique. La partie la plus intéressante de votre ouvrage est sans contredit la partie thérapeutique : le procès que vous faites au mercure est dans toutes les formes; rien n'y manque : raisonnement, expériences, observations, etc., etc. Somme toute, j'ai lu votre Traité avec plaisir et intérêt; c'est un des ouvrages les plus complets et les plus pratiques que nous ayons sur la matière, et sa lecture doit être profitable. Je ne puis que vous engager, Monsieur, à marcher toujours dans une voie franchement scientifique.

« AMÉDÉE LATOUR, D. M. P. »

Rapport fait à la société des sciences physiques et chimiques de France sur un ouvrage du docteur GIRAudeau de SAINT-GERVAIS.

Au nom d'une commission, composée de MM. BARBET, chevalier de la Légion-d'Honneur, ex-pharmacien-major des armées; CROM-MARIAS, docteur en médecine, chevalier de la Légion-d'Honneur; GERARD, chevalier de la Légion-d'Honneur, ex-pharmacien princi-

pal; JULIA DE FONTENELLE, professeur de chimie médicale, membre de la commission sanitaire, de celle de la marine pour les médicaments, etc.; MORAND, docteur en médecine, chevalier de la Légion-d'Honneur, chirurgien aide-major des vétérans; TOLLARD, docteur en médecine, chevalier de la Légion-d'Honneur, professeur de botanique, etc.

La syphilis peut être considérée comme un protée médical qui prend toutes sortes de formes, simule une foule de maladies, se marie avec un grand nombre, et par la variété de ses métamorphoses, trompe souvent la sagacité du praticien le plus expérimenté. De tous les temps elle a fait plus de ravages que la peste et les autres maladies contagieuses, elle abâtardit l'homme et paralyse ses facultés intellectuelles.

On a beaucoup écrit sur son origine, ses symptômes, sa médication. Les uns ont soutenu que le mercure en est le seul moyen curatif; les autres l'ont attribué aux sudorifiques exotiques; certains à ces deux modes combinés. De nos jours plusieurs médecins croient avoir trouvé sa panacée dans la méthode antiphlogistique. M. le docteur Giraudeau les a soigneusement discutées toutes, et il a montré, d'après beaucoup d'auteurs et ses nombreuses observations, tous les inconvéniens, nous dirons même les dangers qui sont attachés à l'emploi du mercure. C'est assez indiquer le mode de médication qu'il suit. Dans sa pratique comme dans son ouvrage il se montre grand partisan, non exclusif, mais du moins très ardent, du traitement par les sudorifiques et les laxatifs, qui font la base de sa méthode dépurative; il recourt en même temps à la diète, aux délayans, aux émissions sanguines, en rejetant constamment le mercure sous quelque forme qu'on l'emploie. Par une infinité d'observations, dont plusieurs lui sont propres, il admet l'existence du virus syphilitique et la contagion médiate ou immédiate de la syphilis. L'intérêt de son ouvrage s'accroît par un aperçu historique sur cette maladie, sa spontanéité et sa non spontanéité. Dans cette partie, le docteur Giraudeau n'a rien négligé de ce que ses prédécesseurs ont écrit sur le même sujet; il enchaîne les diverses faits connus et les coordonne avec ceux qu'il a observés.

M. Giraudeau a vu beaucoup de syphilitiques, il a donc pu étudier les divers phénomènes, la marche, les effets primitifs et secondaires, ainsi que les formes de la maladie primitive et constitutionnelle. Sur ce point son ouvrage est remarquable; car il est le fruit de sa pratique; mais, toujours fidèle à sa méthode, il donne avec juste raison la préférence au traitement végétal, dont il trace avec le plus grand soin les règles.

Ce *Traité des maladies syphilitiques* annonce un grand esprit d'observation, un praticien judicieux et éclairé qui ne cherche que les faits, et qui, loin de se prôner sans cesse, comme tant de petits grands hommes, ne parle de lui qu'avec la plus grande réserve. Nous devons ajouter que son style est clair, précis et point prétentieux. Le *Traité* de M. Giraudeau nous a paru marqué au coin de l'utilité; il renferme d'excellens préceptes, des faits et des obser-

vations importantes. Nous pensons qu'il mérite de trouver place, tant dans la bibliothèque du médecin que dans celle de l'homme du monde, car il semble réaliser son épigraphe: *Guérir d'abord, discuter ensuite.*

En conséquence, votre commission vous propose de déposer honorablement cet ouvrage dans vos archives et d'adresser des remerciemens à l'auteur (1).

HENRI TOLLARD, MORAND, CROMMARIAS, JULIA DE FONTENELLE, GÉRARD, J. BARBET.

Pour copie conforme :

Le Secrétaire perpétuel, JULIA DE FONTENELLE.

Cet article a paru dans le *Journal des Sciences physiques et chimiques* de novembre 1838.

(1) Une partie de l'ouvrage du docteur Giraudeau avait été adressée à la Société pour le concours des maladies syphilitiques; il est à regretter que l'auteur se soit fait connaître par la voie de l'impression.

### AVIS DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Le Traité du docteur Giraudeau de Saint-Gervais a été publié en 1838, au nombre de quatre mille cinq cents exemplaires; deux ans ayant suffi pour écouler cette édition, nous avons fait tirer cette deuxième édition à six mille exemplaires, et nous espérons qu'elle recevra le même accueil du public et surtout de MM. les médecins. Nous n'avons rien négligé pour l'impression typographique et la correction des sujets gravés. Quant au mérite de l'ouvrage, il ne nous conviendrait pas d'en faire l'éloge, et nous nous bornons à donner quelques extraits des notices biographiques qui ont été publiées sur l'auteur.

Extrait de la *Biographie des Hommes du jour*.

Le docteur Giraudeau de Saint-Gervais, a pris le siècle au mot, et impatient d'une clientèle toujours douteuse et si souvent injuste, il a introduit dans l'exercice de la médecine la *publicité* de l'annonce et la puissance de la réclame dans tous les journaux du monde.

Y a-t-il dans une telle conduite philosophie ou charlatanisme, mépris pour les hommes et les choses, ou amour de l'or sans un sentiment pour la science? M. Giraudeau de Saint-Gervais enfin est-il l'homme de savoir, qui, pour arriver au but de populariser un fait médical dont il a la confiance, croit tous les moyens bons; ou bien faut-il le ranger dans la classe de ces empiriques qui ont pris pour devise : *Si ager vult decipi, decipiatur?* Est-il un disciple de ces *agrytæ*, de ces *seplasiarii*, que Martial a si souvent flagellés de sa mordante épigramme, ou bien tout simplement un émule exagéré de Portal?

Laissons parler les faits, le public les appréciera.

Jean GIRAudeau est né à Saint-Gervais (Vienne), le 14 brumaire an XII (5 novembre 1803), d'une des familles les plus riches de cette localité. Il fit ses premières études aux collèges de Châtellerauld et de Poitiers, et se distingua dès son enfance par de brillans succès. Il obtint les premiers prix dans ses diverses classes.

En 1819, M. Giraudeau commença un cours de droit sous MM. Métivier et Allard. Bientôt sa vraie vocation se prononça, il vint à Paris étudier la médecine; il fut reçu docteur le premier février 1825, après avoir été successivement chirurgien interne de l'hôtel-dieu de Poitiers, élève de l'école pratique et des hôpitaux civils de Paris.

Dès son début dans la carrière médicale, n'étant encore qu'élève, M. Giraudeau avait été frappé des graves inconvéniens qu'entraîne après lui l'emploi du mercure dans les affections syphilitiques; dès lors il se livra à des études sérieuses et réfléchies sur cette matière, et prit pour sujet de sa thèse inaugurale : *de la Thérapeutique des affections syphilitiques sans l'emploi du mercure*. Il voulut approfondir la question, et ses recherches de circonstance décidèrent de la direction qu'il donna plus tard à ses travaux scientifiques. La thèse de M. Giraudeau fut loin d'être favorablement accueillie : elle est cependant remarquable sous plus d'un rapport, et, quoique le premier essai d'un jeune homme, elle annonça dans son auteur un esprit observateur et positif; aussi les partisans des méthodes routinières découvrirent-ils facilement dans le jeune néophyte, réformateur *ab ovo*, la prétention de changer les théories anciennes et de leur substituer une thérapeutique nouvelle dans le traitement du *poison vénérien*. Le zèle que l'on mit à vouloir étouffer la doctrine non orthodoxe ne servit qu'à la faire connaître davantage et à donner quelque célébrité au jeune docteur; ses brochures furent traduites dans toutes les langues : l'Académie royale de médecine intervint. M. Giraudeau lui adressa un mémoire qui ramena plusieurs de ses membres à des sentimens moins hostiles contre le confrère réformateur.

M. Pariset exprima son opinion par la lettre suivante, écrite à M. Giraudeau.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Paris, ce 9 décembre 1827.

« Monsieur et très honoré confrère,

» Je vous rends mille grâces pour la communication que vous m'avez bien voulu faire. Votre *Mémoire sur le traitement des maladies syphilitiques* m'a paru fort judicieux. Il est visible que le *mal vénérien* a changé de nature ou plutôt les *organisations* ont changé; et il est devenu nécessaire de substituer à l'ancien traitement une méthode mieux appropriée à l'état actuel des choses. Quelles que soient du reste les spéculations que l'on peut faire sur ces mutations si difficiles à comprendre, il suffit qu'elles soient démontrées par l'expérience; et je crois fermement à ce que vous me dites de la vôtre. On juge comme vous en Angleterre, et telle est mon estime pour le bon sens de ce pays, que vous seriez justifié à mes yeux par cette seule conformité de vues. J'ai été quinze jours fort indisposé; voilà la cause d'un retard que je vous prie de me pardonner. Soyez bien persuadé, Monsieur, que personne n'honore plus que moi votre caractère et vos talens.

» Agrérez, etc.

PARISET,

» Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine. »

En 1831, M. Giraudeau fit paraître une brochure sur le choléra-morbus. Le mal voyageur n'avait pas encore envahi la France, M. Giraudeau en annonça l'arrivée dans son opuscule, qui est tout entier écrit avec verve et patriotisme.

En 1832, M. Giraudeau visita l'Angleterre, où il établit de nombreuses relations. En 1833 il fit une excursion en Orient, dont il a publié la relation sous ce titre : *L'Italie, la Sicile, Malte, la Grèce et la Turquie*, ou *Souvenirs de voyages historiques et anecdotiques*. Cet ouvrage, écrit avec facilité, contient plusieurs détails remplis d'intérêt sur la topographie physique et morale des pays visités par l'auteur.

GERMAIN SARRUT et SAINT-EDME.

BIOGRAPHIE DES MÉDECINS VIVANS.

Extrait du journal *la Propagande* (février 1840).

Dans le bon vieux temps, il fallait être né, sous peine de n'arriver à rien et trop souvent, ce qui est pis encore, de mourir de misère. Le roturier était mort-né aux honneurs et aux emplois. Plus tard, à la suite d'une longue lutte, l'aristocratie perdit du terrain; la bourgeoisie, les classes inférieures en gagnèrent : la loi aurait dû être modifiée, mais la discorde souffla sur le camp des vainqueurs. Les hauts bonnets méconnurent les services des pauvres diables qui les avaient secondés durant le combat; une scission eut lieu : les chefs gardèrent soigneusement les avenues de la faveur, du pouvoir, et, lorsque quelques anciens compagnons d'armes survinrent, demandant à profiter de l'égalité conquise, les hauts bonnets, qui, avant la conquête, n'étaient pas plus nés qu'eux, leur répondirent par ces questions. « Mes amis, faites-nous le plaisir de nous dire quels sont les protecteurs qui s'intéressent à vous; ou bien encore : soyez assez bons pour nous faire connaître quels sont vos maîtres, vos professeurs? » Phrases à peu près équivalentes à cette ancienne et répulsive demande, qu'on croyait à jamais bannie : « Monsieur, êtes-vous né? » Ainsi, de fait succéda à l'aristocratie nobiliaire, une autre aristocratie que j'appellerai roturière, quoique ces expressions jurent un peu de se trouver ensemble, espèce de production métis qui s'empessa, pour se donner de l'importance, de s'affubler à son tour de privilèges, de prérogatives qu'elle dissimula sous d'autres dénominations; mais elle n'en eut pas moins son monde, ses gens, sa sphère, hors laquelle il n'y eut pas de salut possible.

L'aristocratie, composée de nobles, s'était distinguée par ses bonnes manières, sa politesse, sa prévenance, son bon ton; l'aristocratie roturière se garda bien de suivre un pareil exemple : elle se signala par ses façons grossières, sa rudesse, sa malhonnêteté, sa brusquerie et son arrogance.

C'est à cette époque de transition, peu éloignée de la nôtre, époque de compérage, de patronage, de camaraderie, de coterie (le lecteur choisira le terme qui lui conviendra), que parut au milieu de la mêlée un jeune docteur animé du désir de bien faire, qui avait foi dans son aptitude, dans son énergie; il ne connaissait personne qui pût le lancer dans le monde médical : au lieu de se mettre à la recherche d'une de ces planètes qui aiment à s'entourer de satellites, de se faire, comme tant d'autres, caser, doter, épauler, appuyer ou remorquer dans le chemin de la science pour arriver au but auquel il aspirait, il résolut d'être le fils de ses œuvres.

Il est impossible à un homme, quelles que soient sa capacité, son intelligence, de tout savoir, car nos connaissances sont trop variées. Force donc a été de diviser et de subdiviser, et de subdivisions en subdivisions, on est arrivé à des déterminations particulières, à des spécialités qui sont devenues des sciences assez étendues pour mériter des études soutenues. Posséder à fond tous ces détails théoriques et pratiques, s'identifier avec toutes les notions dont la réunion en faisait un corps complet de doctrines, telle était la tendance des esprits éclairés de notre siècle. La comprendre, se faire homme de spécialité, c'était se garantir le succès dans l'avenir. Eh bien, cette tendance, M. Giraudeau la devina. Certes il n'est pas de pensée plus légitime que de vouloir triompher par son travail, de songer à faire réussir ses idées, fruits de longues méditations, en publiant le résultat de consciencieuses expériences; et l'utilité une fois reconnue, constatée, refusera-t-on à l'auteur, à l'inventeur, convaincu de l'importance de sa découverte, de l'infailibilité de sa méthode, de son système, le droit d'en appeler au jugement du public? En thèse générale, on ne l'osera pas : allons plus loin, on applaudira à de si généreux efforts.

Un soutien naturel se présenta à M. de Saint-Gervais, c'était une patronne bien puissante, car elle fait et défait les rois; c'était la protectrice la plus prépondérante, car elle donne la vie aux protecteurs de toute espèce; c'était une souveraine qui élevait ceux qui avaient foi en son autorité, c'était la *presse*. Il préféra avoir affaire à elle que de faire antichambre chez les faiseurs de réputations médicales. Ici commence le crime de ce pauvre M. Giraudeau. Comment, lui, homme spécial, ne réfléchit pas qu'il ne restait pas fidèle à la spécialité! Si la médecine a ses spécialités, la presse aussi a les siennes : elle se subdivise, et l'une de ses subdivisions, c'est la presse médicale. Or, pourquoi s'adresser à la presse *excentrique* quand il devait s'adresser à nous? c'est un crime impardonnable, un crime de lèse-médecine, *indè ira*. A cela, M. Giraudeau aurait bien des observations à faire; nous aussi nous en aurions beaucoup; mais à quoi bon, grand Dieu! puisque le temps des anathèmes, des stigmates, des ostracismes est passé. Aujourd'hui le jeune docteur reçoit le prix de sa constante résignation, fondée sur le sentiment de vérité qui le faisait agir; il voit les préventions injustes s'évanouir, l'antipathie ridicule faire place à un prélude d'aménité : la guerre est terminée, la paix est presqu' signée.

Toutefois, dans la crainte d'éveiller de vieilles haines, de blesser des susceptibilités très impressionnables, pour échapper un peu à l'accusation de palinodie, ceux qui l'admettent dans le giron médical, le traitent comme un véritable enfant prodigue; ils le moralisent, lui parlent d'*expiation*, de *quasi-conversion*, et lui promettent à ce prix de mettre en pratique le sublime précepte de l'Évangile : à tout péché miséricorde. Dans l'espoir de le voir docile à ses saintes exhortations, le rédacteur d'une feuille médicale (1) consent, en parlant de son *Traité des maladies syphilitiques*, à lui adresser un éloge que plus d'un académicien s'estimerait heureux de recueillir. « Quiconque lira votre ouvrage vous trouvera bien coupable, Monsieur, d'avoir cherché, en dehors de la science, une réputation qu'il vous était si facile d'obtenir par elle. »

Je conviendrai qu'il y a au fond de toutes ces paroles un peu de bouderie; mais qu'importe une moue enfantine, dernière trace d'une zizanie de plusieurs années; que signifient les termes des traités signés par les puissances de la presse médicale? l'essentiel, c'est la cessation des hostilités. Nous conseillons à M. Giraudeau de souscrire à tout, les conditions sont avantageuses pour lui: on fait appel à son talent, il est homme à répondre.

Pour sacrifier à la manie du siècle, comme il faut absolument être membre de quelque société, M. de Saint-Gervais est de la Société des sciences physiques de France, de l'Association de statistique universelle, de la Société de géographie, de la Société linéenne de Bordeaux, etc; mais, ce qui vaut infiniment mieux pour lui, ce qui, selon nous, fait son éloge, c'est que, fils de ses œuvres, ne devant qu'à ses travaux soutenus, consciencieux et utiles, ses nombreux succès, sa réputation de praticien habile, il a su, grâce à son énergie de tous les momens, en dépit des diatribes de toute espèce et de toutes formes, parvenir, en dernier résultat, à démontrer la supériorité de ses idées dans la spécialité où, jeune encore, il s'était posé comme réformateur.

De quelque part que soit venue la conversion, nous félicitons le jeune docteur et la Faculté de la réconciliation. Les guerres de famille, et les médecins doivent former une grande, une immense famille, sont toujours déplorables, tous les membres pourraient y perdre de la considération. La considération! n'est-ce pas là le plus bel apanage des classes éclairées.

AD. LAUGIER.

FAUCHER, docteur médecin, directeur-général de la *Propagande*, journal des connaissances naturelles et médicales.

(1) *Gazette des Médecins praticiens*, 30 mars 1839.

## TRAITÉ

DES

# MALADIES SYPHILITIKES,

OU ÉTUDE COMPARÉE

DE TOUTES LES MÉTHODES MISES EN USAGE POUR GUÉRIR  
LES AFFECTIONS VÉNÉRIENNES ET LES MALADIES  
DES ORGANES GÉNITO-URINAIRES.

## CHAPITRE I.

*De l'origine de la Syphilis.*

Morbi cadunt et fabricantur ut  
homo ipse.

PARACELSE.

De toutes les opinions émises sur l'origine de la syphilis, la plus accréditée fut celle qui en attribuait l'importation en Europe à Christophe Colomb, à son retour de l'Amérique, où les gens de son équipage l'avaient reçue, dit-on, des naturels du pays; ce qui fixerait à la fin du xv<sup>e</sup> siècle l'époque où, pour la première fois, elle se serait manifestée sur le continent d'Europe.

*Oviedo*, médecin espagnol, qui avait habité le Nouveau-Monde, et qui fut contemporain de l'expédition de Christophe Colomb, soutint cette opinion, ce qui lui donna beau-